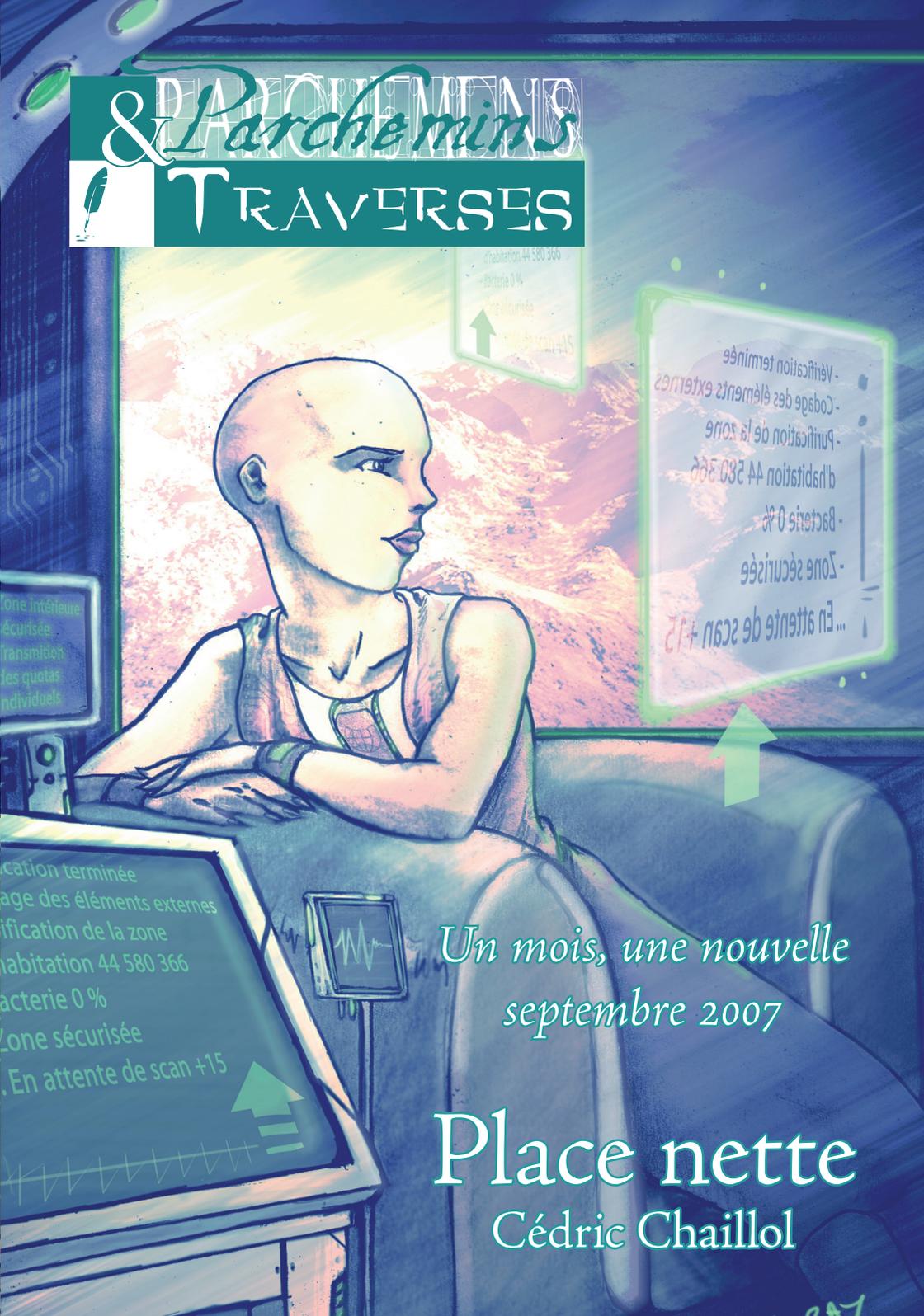


& *Parchemins*

TRAVERSES



*Un mois, une nouvelle
septembre 2007*

Place nette
Cédric Chaillol

« *Un mois, une nouvelle* », *Parchemins & Traverses*, septembre 2007.
parcheminstraverses.com
Édité par Sybille Marchetto, 3 rue de Paris, 06000 NICE, FRANCE
sybille.marchetto@gmail.com
Texte : Cédric Chaillol
Couverture & Illustrations intérieures : Maz
Maquette : Julien Dorvennes
ISBN 2-915869-04-9
Dépôt légal : septembre 2007



Maz

Place nette

Un cliquetis dans l'obscurité. Un doux bourdonnement s'éleva dans la cuve où était endormie Wilma et une lueur ambrée diffusa peu à peu dans le gel épais et translucide qui l'enveloppait. Les parois de l'Amnio, la pièce aux contours souples et organiques au centre de laquelle elle gisait, immobile, s'illuminèrent à leur tour, simulant les premiers rayons d'un soleil de printemps. Les notes d'une mélodie flûtée, conçue pour faciliter la transition vers l'éveil, envahirent la pièce et se mêlèrent à l'enregistrement standard « Vent/Ruisseau des Alpes suisses » livré en série sur ce modèle d'habitation.

Les paupières sans cils de Wilma tressaillirent, si pâles, presque dorées dans le sarcophage cristallin. Ses membres nus remuèrent imperceptiblement dans la masse visqueuse et la jeune femme s'étira, entrouvrant les lèvres d'où s'échappa une bulle semblable à une perle d'ivoire. En suspension dans sa solution de nanorganismes, elle res-



semblait à un insecte frêle et glabre, capturé depuis des millions d'années dans une goutte de résine.

Wilma ouvrit lentement les yeux, laissant paraître deux larges amandes d'un blanc immaculé. En quelques secondes, le lait pseudo-bactérien qui protégeait ses globes oculaires, imprégnait sa peau et ses muqueuses, digérait et recyclait ses cellules mortes, combattait toute tentative d'invasion biologique, reflua. De longs filaments nacrés s'échappèrent de sa bouche et de ses narines, ses iris d'un beau bleu turquoise s'illuminèrent et ses lèvres retrouvèrent la brillance bleutée du maquillage chimiotactique.

D'un claquement de doigts, Wilma déclencha la procédure de sortie de la cuve qui se redressa sur son solide pied d'inox tandis que le gel de protection disparaissait en gargouillant, aspiré par les tubes d'évacuation qui plongeaient dans le sous-sol de l'Amnio.

Retenue par un délicat filet de polymère qui se désagrège en quelques secondes au contact de l'air, Wilma posa en douceur un pied sur le sol de plastique et bâilla en se frottant les yeux. Elle se massa le crâne du bout des doigts, à la recherche d'une inopportune repousse de cheveux, tandis qu'un spray de sérum désinfectant débarrassait sa peau sans défaut des germes autorisés dont elle avait étéensemencée pendant la nuit. Invisibles et prétendument inoffensifs, eux-aussi tourbillonnèrent dans la bonde qui perçait le sol de l'Amnio avant d'être irradiés et réduits à l'état de composés inertes.

Inerte. Voilà qui était bon.

Bien qu'ils fussent d'origine totalement artificielle, produits parfaits et stériles de l'ingénierie moléculaire, on n'était jamais trop prudent avec ces substituts. Qui sait si un jour, ils ne décideraient pas de prendre le chemin de leurs prédécesseurs ?

Le premier regard de Wilma fut pour le panneau souple placé au-dessus de la porte. L'écran affichait un récapitulatif des enregistrements de la nuit et Wilma émit un soupir satisfait en avisant la ligne



de disques verts et souriants qui attestaient que tous les paramètres relevés étaient restés dans les limites tolérables. Et les limites qu'avait fixées Wilma étaient restrictives, très restrictives. De toute manière, il était peu probable qu'il se produise quoi que ce soit de fâcheux dans l'enceinte d'un Amnio mais, ces temps-ci, Wilma avait besoin d'être rassurée.

Depuis une quarantaine d'années, toutes les maisons, les appartements privés, les ruches d'habitation transitoire, même certaines entreprises, étaient articulées autour d'un Amnio. L'Amnio est votre dernier refuge, disait la compagnie qui avait mis sur le marché la première de ces *panic rooms* hors de prix cinquante ans plus tôt, flairant le filon alors que les premiers signes de la catastrophe à venir se profilaient. Un lieu pur, vierge. Plus qu'une impénétrable chambre forte, c'était un point de recueillement, un endroit où la vie était célébrée dans son expression la plus authentique et la plus aboutie. L'humanité. Le reste n'y avait pas droit de cité. Le reste, c'était le mal.

Quand la communauté scientifique prit la mesure de la crise, la paranoïa des plus riches fut soudainement reconnue comme une prévoyance salutaire. En quelques mois, l'installation d'un Amnio personnel, même sommaire, était devenue un acte civique élémentaire et il ne fallut pas attendre longtemps avant que le sénateur Himmelmann, invoquant la sauvegarde de l'espèce, brandissant le spectre du crime contre l'humanité et les commandements de Dieu, propose au Congrès une loi sans concession : tout citoyen devait prendre ses dispositions pour bénéficier d'un accès avéré à un Amnio sous peine de déchéance de la citoyenneté américaine et d'expulsion au-delà des frontières que l'armée maintenait hermétiquement closes depuis le début des événements.

Une époque terrible, pensa Wilma en se dirigeant à petits pas vers sa penderie. Tous ces pauvres gens...

Elle choisit un simple bermuda violet et un débardeur couleur



crème, considérant distraitemment le cocon de béton et de fibres composites où trônait sa cuve de sommeil.

Comment parvenaient-ils à vivre avant ? Quel sorte d'obscurantisme devait alors régner pour que l'on crût pouvoir exister au contact des hostiles ? Une époque marquée du sceau de la naïveté et de l'ignorance. Heureusement, les temps avaient changé et l'humanité savait se respecter désormais. Il n'était plus question de baigner dans ses propres fluides en décomposition.

« Contrôle », dit Wilma d'une voix aiguë.

De part et d'autre de l'unique porte de l'Amnio en forme d'arche gothique, les parois lumineuses cédèrent la place à une dizaine d'écrans où s'agitaient de complexes flux de données. Au bout de quelques secondes, les lignes de code et les messages système se figèrent et une mosaïque d'images statiques s'y substitua. Des pièces plongées dans la pénombre, une salle de bain à ultrasons, un salon doté d'un large divan, un couloir décoré de peintures dans les tons ocre et orangé. Seul l'autre Amnio de la maison était inaccessible et l'écran qui lui correspondait restait noir, barré par une simple ligne :

Pas de signal. Accès restreint.

Josh, le fils de Wilma, avait réussi quelques mois auparavant à arracher à sa mère la promesse de ne pas être surveillé dans son propre Amnio. Il lui avait longuement expliqué qu'il appréciait énormément de ne plus avoir à partager la cuve parentale, que disposer de sa propre installation à quinze ans était un privilège rare, mais tout cela n'avait de sens que s'il pouvait se ménager quelques instants d'intimité. De réelle intimité, sans être scruté en permanence par les agents du système Domus qui veillaient au respect des paramètres vitaux de l'appartement.

« Et si ton pH sanguin chute en pleine nuit ? avait demandé Wilma, la voix tremblante. Et si quelque chose se passe mal sans que je sois au courant ?



– Il ne se passera rien de tout ça, maman, avait répondu Josh d'un ton inhabituellement apaisant pour un garçon de son âge. C'était une fausse alerte la dernière fois, un problème de capteur. Rappelle-toi ce qu'a dit le réparateur, deux cuves de marques différentes branchées sur un même système, cela crée parfois des erreurs mineures de lecture. C'est tout.

– Technologie aérospatiale, avait reniflé Wilma en tentant de sourire malgré les larmes qui mouillaient ses joues.

– Oui, maman. Technologie aérospatiale... »

Les résultats des tests de stérilisation de Josh n'étaient pas très bons et il lui restait au moins deux ans avant d'obtenir son autorisation définitive de circulation en milieu extérieur. Beaucoup de ses camarades étaient déjà dehors. Les vidéos et les nombreux messages qu'ils lui faisaient parvenir étaient à la fois encourageants et terriblement déprimants pour un garçon dont le quota de sortie avait été fixé à une dizaine d'heures par mois. Wilma le savait et bien que l'appartement disposât d'un pyrolyseur à plasma de série, elle multipliait les stérilisations intégrales par voie chimique, sonique et thermique. Josh devait mettre toutes les chances de son côté.

Ils avaient partagé si longtemps le même sarcophage, elle l'avait tenu contre son sein pendant tant d'années, le protégeant de son propre corps contre la menace que représentait le monde. Elle savait que l'amour féroce d'une mère valait toutes les précautions que pouvaient imposer les autorités, quoi que disent les médecins, les ingénieurs et les éthiciens. C'était de Wilma dont un garçon comme Josh avait besoin et c'était tout.

Pourtant, elle avait cédé, pour son bébé, son enfant qui se montrait si patient et courageux, qui connaissait sur le bout des doigts les protocoles de décontamination et les enseignements du code d'éthique sanitaire dès l'âge de huit ans, qui se destinait maintenant à entrer dans la division technique de l'agence fédérale du maintien de



l'ordre biologique.

Wilma vérifia machinalement que toutes les pièces étaient en ordre en survolant les données sommaires fournies par les écrans du Domus. Le modèle qu'elle utilisait n'était pas tout jeune et elle avait reçu plusieurs messages de l'administration l'enjoignant à procéder à une actualisation de ses installations mais ce deuxième Amnio lui avait coûté une petite fortune : elle repousserait cette nouvelle dépense tant que les agents du gouvernement ne débarqueraient pas devant son appartement pour procéder d'autorité au remplacement des appareils obsolètes. De plus, Josh lui avait assuré que la batterie de tests que les Domus les plus récents étaient capables d'exécuter n'avaient d'intérêt que pour les sites placés en zone sensible et c'était loin d'être le cas de leur petit logement qui surplombait l'immensité ardoise du lac Michigan. Les analyses bactériologiques standards, les mesures physico-chimiques et le catalogue d'empreintes ADN bon marché étaient largement suffisants.

En vérité, Wilma soupçonnait que Josh avait parfaitement conscience du prix de son indépendance. Il voulait la rassurer sur leur sécurité et sur les choix qu'elle avait faits.

La porte s'effaça dans un chuintement, phénomène dû à la légère suppression qui régnait en permanence dans l'Amnio et le préservait des corps à dissémination aérienne. Wilma s'engagea dans un petit couloir voûté comme une grotte et déboucha sur le salon, une pièce étroite dont tout le mur du fond était occupé par l'interface principale du Domus, un immense écran qui en épousait les contours arrondis. Sur fond d'île paradisiaque, la liste des tâches de la journée clignotait au milieu d'une valse d'icônes, de flashes publicitaires et de propositions de services aussi variés qu'inutiles. Wilma s'en détourna, refusant de se heurter si tôt aux agressions commerciales qui, de toute manière, ponctueraient sa journée. D'ici une trentaine de minutes, annonces musicales et spots vidéo se succéderaient, sans



possibilité de les interrompre à moins d'opter pour la tranche de loyer supérieure. C'était un des inconvénients de ce type de logement sponsorisé, avec, bien sûr, la participation obligatoire aux réunions de consommateurs organisées par le syndic et les annonceurs. Mais sans cette concession, Wilma et Josh vivraient sans doute dans les sections souterraines d'un des innombrables complexes qui avaient bourgeonné au contact des sources d'énergie géothermique. Pas question de s'entasser dans ces ruches, ces fourmilières comme on les nommait, des arcologies ténébreuses qui au lieu de s'élancer dans le ciel s'enfonçaient profondément dans la terre comme la racine d'une dent grouillante de vie. Non, pas tant qu'elle pouvait l'éviter.

La baie polarisée noire comme l'obsidienne qui courait sur toute la longueur de la pièce s'éclaircit et laissa filtrer une lumière nébuleuse. De la lumière naturelle. La vue était superbe et elle avait une demi-heure pour en profiter.

De vastes plaques de mousse crémeuse dérivait sur les flots sombres et huileux du lac que la timide luminosité matinale paraît de reflets irisés. On aurait dit un immense parking enneigé par une matinée d'hiver. Le soleil n'était qu'un disque pâle aux contours incertains. Dans quelques minutes, la chaleur serait telle que la croûte poisseuse qui dérivait à la surface des eaux empoisonnées s'évaporerait en crépitant avec un bruit caractéristique de friture. Déjà à l'est, un mur de brouillard s'était dressé et des fumerolles jaunâtres s'élevaient dans le ciel, engloutissant le lac sous une mer d'épais nuages. Bientôt, Wilma surplomberait un monde ouaté frappé par un soleil implacable, une boule de feu qui exhalait ses rayons mortels sur une planète bouillante comme une soupière. Wilma était émue aux larmes.

Quand le fléau avait frappé et qu'il avait témoigné de son incroyable capacité de mutation, le monde entier était entré en guerre contre l'ennemi commun, délaissant toute autre priorité. Conflits religieux



et ethniques, affrontements meurtriers pour l'eau et le pétrole, éducation, environnement... Toutes ces considérations s'étaient dissoutes dans la peur en quelques années, quand il était devenu clair que le mal était partout, qu'il frappait tout et tous. Ou plutôt « elle », comme on avait pris l'habitude de l'appeler.

Linda ne faisait pas dans le détail. Linda avait trouvé la faille.

Les écologistes du siècle dernier qui défendaient avec ardeur dauphins, grands singes et autres pandas avaient dû renoncer à leur croisade en faveur de la biodiversité. Pas seulement parce qu'il était question de la survie de l'espèce humaine plutôt que de celle de grands mammifères galopant dans la savane, mais parce qu'il apparut rapidement que Linda exploitait tout ce qui était vivant pour accomplir son plan. Tout ce qui possédait un ADN servait son projet aveugle et délirant. De la bactérie à la baleine bleue, tous étaient susceptibles d'endosser la robe noire et d'empoigner la faux.

Les derniers scrupules à l'égard des écosystèmes sensibles et des espèces en voie de disparition se volatilèrent lorsque les précieux koalas d'une réserve australienne s'avérèrent être les uniques vecteurs de la maladie sur ce continent longtemps épargné par les multiples visages de Linda. Partout, on rasa les forêts préservées et la formidable réserve de gènes qu'elles représentaient, on gaza des îles entières pour leur rendre leur rassurante simplicité minérale. La diversité était devenu un danger, c'était elle qui fourbissait les armes de l'ennemi. Après des décennies de sensibilisation promouvant un salutaire retour à la terre, le béton et les hydrocarbures étaient subitement devenus synonymes de pureté et de sécurité. Et tout le monde s'en donna à cœur joie. Les pluies acides qui lessivaient les forêts d'Europe, les métaux lourds qui provoquaient malformations et stérilité, l'effet de serre qui s'avéra fatal à une proportion effarante d'espèces végétales et marines... Quiconque le pouvait apportait sa pierre à l'édifice et des milliers de tonnes de désherbants et de pesticides furent déversées



dans la nature, les voitures, les camions et les avions éructèrent leurs miasmes sans restriction, le bitume se répandit sur les régions « biologiquement incontrôlées » comme un baume sur une plaie.

La pollution était devenue une alliée et on s'accommoda sans peine de la hausse du nombre de cancers au regard de la jouissance dévastation qu'elle engendrait. Même Linda recula, faute de supports et d'inventivité génétique.

Wilma frissonna en contemplant le roulement de nuages soufrés qui léchaient le pied du bâtiment au sommet duquel elle était suspendue, puis leva les yeux sur l'horizon verdâtre. Un quadriréacteur traçait une ligne d'un blanc éclatant qui filait vers le nord, en direction du Canada.

La vision de ce lointain appareil poussa inconsciemment Wilma à passer une main sur son ventre plat. Bientôt, elle aussiaurait recours à une ablation complète de son appareil digestif et une minéralisation de sa cavité abdominale. Pour l'instant, elle devait se contenter de procéder aux stérilisations par voie orale qui assuraient que ses viscères désormais inutiles étaient sains, déserts de tout intrus. Qu'y avait-il de plus angoissant que de savoir que son pire ennemi pouvait être enfoui dans sa propre chair ?

C'était dans un avion comme celui que Wilma suivait du regard qu'était arrivée aux États-Unis une petite réfugiée brésilienne de onze ans, rapatriée sur le territoire américain dans le cadre du programme d'évacuation décidé par l'ONU lors de la flambée de violence des guerres sud-américaines. Dans le duodénum de cette gamine qui avait vu ses parents tomber sous les balles des indépendantistes amazoniens moins de deux jours plus tôt, un virus inconnu recombina à une bactérie intestinale. Une douzaine d'heures après l'atterrissage, l'intégralité des passagers du vol 416 était morte et le virus découvrait les infinies possibilités des cellules humaines, colonisant la peau, les poumons, le cerveau en faisant des tripes de chaque homme et



de chaque femme un inépuisable laboratoire peuplé de milliards de techniciens consciencieux. La petite Linda avait été emportée à l'instant même où l'avion avait touché le sol. Elle était la porteuse originelle, celle qui avait appris à tuer à son propre assassin.

Wilma inspira profondément et expulsa cette pensée de toutes ses forces en soufflant par la bouche. Elle sourit de sa propre émotivité en traçant un cercle du bout du doigt dans la buée que son haleine avait déposée sur la vitre.

Le monde était à nouveau devenu sûr, elle vivait dans une région privilégiée, elle avait un métier intéressant, un quota de sortie plus qu'enviable et elle avait un fils. Le passé était très bien là où il se trouvait et elle devait maintenant penser aux tâches qu'elle avait à accomplir dans les prochaines heures. La station de travail qui ronronnait dans son bureau devait être assaillie de messages transmis dans la nuit mais Wilma était détendue, captivée par l'avion qui fendait le ciel. Et le silence était un tel luxe.

Elle le brisa d'un hurlement suraigu avant de tomber à genoux en portant une main tétanisée devant ses lèvres cobalt.

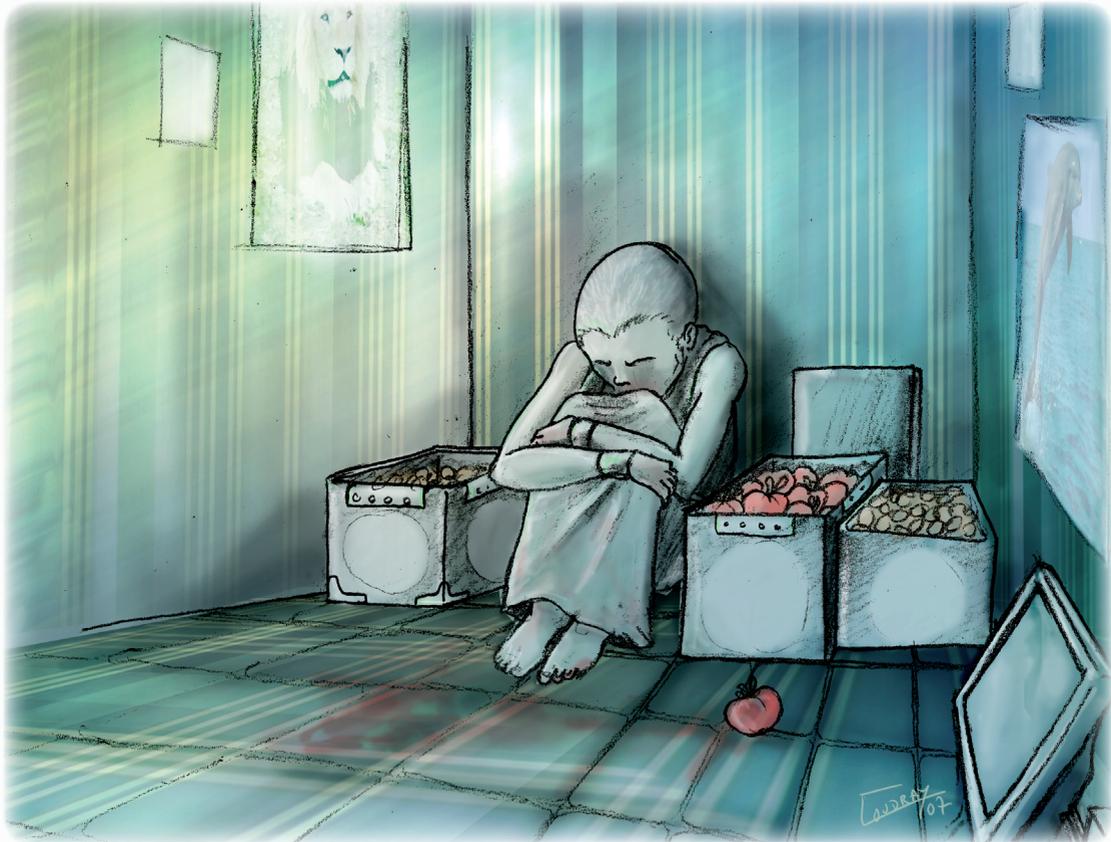
Elle hoqueta d'horreur, se cassa un ongle en faisant voler une chaise, battit frénétiquement des pieds, se tortillant comme un ver cloué au sol puis parvint à reculer sur les fesses. Son dos buta violemment contre le divan du salon et elle ouvrit grand la bouche, le souffle coupé, la glotte palpitante. La douleur n'était rien. Une sensation qu'elle pensait ne jamais devoir éprouver l'assaillit dans toute sa primitive répugnance. La nausée.

Au fond de la pièce, à moins de trois mètres de Wilma, une traînée de liquide rougeâtre zébrait le sol du salon et disparaissait derrière la couchette du bloc d'infirmier. Une nuée de projections écarlates avait souillé la baie vitrée et coulait en formant d'étranges glyphes poisseux. Une flaque grumeleuse s'était dessinée au pied de la porte extérieure, barbouillée, irrégulière.

Wilma fixait la substance qui avait éclaboussé l'intimité de son appartement et s'était répandue en condamnant tout ce qu'elle touchait. Le monde s'assombrit. Wilma était seule face à l'ignominie qu'elle ne pouvait quitter des yeux, fascinée par le monstre auquel se résumait son univers. La certitude qu'elle courait un danger mortel la foudroya.

Saleté, chaos, impureté.

Comment le Domus avait-il pu ne pas réagir ? C'était impossible, évidemment impossible. S'il y avait eu un défaut d'étanchéité,





une menace viro-bactériologique, elle n'aurait même pas dû pouvoir sortir de son Amnio. Entre les flashes de détresse lumineux et les sirènes des alarmes de niveau 3, tout l'appartement aurait dû ressembler à un feu d'artifice.

Pourquoi moi? J'ai déjà fait ce cauchemar. Mon Dieu, ce n'est pas en train d'arriver...

Wilma avait peut-être déjà posé le pied sur une goutte de cette chose, inhalé une molécule non autorisée, mais elle n'avait rien senti, rien vu. Elle secoua la tête en tremblant, étreignant ses épaules de ses doigts aux articulations blanchies par la pression. La vague de nausée revint et lui piqua les yeux. Son nez se mit à couler. Une sonnerie retentit et Wilma se tourna en grimaçant en direction de l'écran du Domus, comme une bête traquée.

On venait sans doute la secourir, une escouade sanitaire devait être en route, avec un camion autoclave et du matériel d'extraction. Elle était sauvée.

La sonnerie s'arrêta et un message vocal retentit :

« Présence d'une substance biologique de niveau 1. Analyse en cours... »

Wilma se prit le visage entre les mains en veillant du coin de l'œil à ce que la chose ne progresse pas dans sa direction.

Non ! Il ne fallait pas qu'on lui vienne en aide. Si l'agence du maintien de l'ordre biologique était au courant, il apparaîtrait que Wilma avait négligé les mises à jour de ses équipements, qu'elle avait privilégié l'installation d'un Amnio, d'occasion de surcroît, au respect des consignes gouvernementales. C'était un crime impardonnable. Il avait suffi d'une gosse de onze ans pour débarrasser la Terre de 65 % de sa population. Comment Wilma expliquerait-elle la présence de cette souillure chez elle... Ils ne la croiraient pas, elle ne s'en sortirait jamais. Il fallait régler le problème autrement.

Le Domus reprit la parole :



« Substance biologique identifiée. Wilma Perrot, vous avez subi une dégradation corporelle. Trace de sang o positif dans la pièce B. »

L'écran afficha une image de l'endroit précis où Wilma était assise et zooma sur sa main, son annulaire. L'ongle cassé. Une goutte de sang avait perlé et touché le sol.

« Rien à faire de ça ! cria Wilma dont le cœur était près d'exploser dans la poitrine. Qu'est-ce qui est entré chez moi ? Pourquoi tu ne le vois pas ! »

Elle se leva d'un bond, sauta au-dessus du divan et se jeta sur la table basse. Elle balaya les papiers et les revues qui s'y trouvaient, renversa son nécessaire d'injection dont les aiguilles d'or roulèrent sur le sol. Josh y avait oublié un livre dont le titre en gros caractères noirs la narguait. *De l'atome à la fonction, les frontières du vivant*. Le moment était parfaitement inapproprié mais Wilma fut frappée par l'étrangeté de ce titre et de l'image qui figurait sur sa couverture. Une statue d'athlète grec auréolée d'un assemblage foisonnant de formules chimiques, de molécules complexes, d'orbites électroniques. Wilma repoussa impatientement le livre et son doigt blessé laissa une empreinte sanglante sur le plateau transparent de la table. Immédiatement, la sonnerie reprit.

« Présence d'une substance...

– Ferme-la ! » hurla Wilma en saisissant la commande universelle de son appartement.

Dans la précipitation, le boîtier dansa entre ses doigts fébriles et lui échappa. Elle se jeta à plat ventre et le récupéra en le commutant en mode scan manuel. À l'abri du rempart que formait le divan, elle brandit la commande en direction de l'intrus et pressa sur un bouton.

« Scan avorté, dit laconiquement le Domus. Matériel organique inconnu.

– Saloperie de machine ! sanglota Wilma qui ne se croyait pas



capable de parler aussi crûment. Pourquoi tu n'as pas verrouillé les Amnios ? Qu'est-ce que c'est que cette horreur, comment... »

Wilma laissa tomber la télécommande sur le divan et se redressa avec raideur, comme un soldat trop choqué par l'horreur des combats pour craindre les balles. La bouche entrouverte sur ses jolies dents, elle fit deux petits pas en direction de la mare qui barrait l'entrée de son appartement.

« Mon dieu, non... »

Une trace luisante courait depuis la flaque qui coagulait au pied de la porte vers une alcôve plongée dans l'ombre. Une traînée rouge, des gouttes. Droit vers l'Amnio de Josh.

Non. Pas mon bébé...

Wilma se précipita sur la porte de l'Amnio de son fils, les bras tendus, oubliant un instant la menace qui l'assailait.

Elle dérapa, griffa l'air de ses neuf ongles parfaitement taillés et tomba lourdement sur le flanc. Une odeur indécente lui sauta au visage. Elle ne voulut même pas vérifier si elle était entrée en contact avec la substance.

« Accès à l'Amnio 2, cria-t-elle à l'intention du Domus. Ouvre-moi cette foutue porte ! »

Wilma passa sa main sanglante sur son crâne lisse où sourdait une myriade de gouttes de sueur. En temps normal, elle aurait pris une douche antibio sur le champ.

« Accès restreint, veuillez entamer la procédure manuelle », rétorqua le Domus.

Wilma s'arc-bouta contre la paroi en grognant et rampa pour se mettre debout. Elle lutta pour ne pas perdre l'équilibre alors que son champ de vision basculait en tous sens et que des taches lumineuses clignotaient derrière ses paupières closes.

Avant même qu'elle n'ouvre les yeux, ses doigts tapaient maladroitement sur les touches de l'interface de contrôle de l'Amnio. Plon-



gée dans un état second, elle constata que ses deux pieds trempaient dans la peste.

Il y avait obligatoirement une explication mais elle n'était pas certaine de vouloir la connaître. Elle vivait dans un appartement sécurisé qui lui coûtait la plus grande partie de son salaire, elle était une ressortissante américaine certifiée, elle avait choisi une région réputée pour son taux de pollution particulièrement élevé. Elle avait payé pour ça, nom de Dieu !

La porte de l'Amnio s'ouvrit en soupirant. L'odeur était infernale.

« Josh, mon petit ! Par tous les saints, Josh ! »

Wilma se jeta à quatre pattes dans la chambre de son fils qui était en tous points semblable à son propre abri si l'on omettait l'entassement de casiers qui l'encombraient et les panneaux qui en tapissaient les parois. La cuve de sommeil était vide et au repos. Ses systèmes de contrôle luisaient doucement dans la pénombre.

« Josh, réponds-moi ! Je t'en supplie ! »

Wilma se heurta à une table encombrée de notes et de photographies, renversa une pile de vieux disques mémoire et se fraya un chemin à tâtons jusqu'à une rangée de caisses presque aussi haute qu'un homme. L'écran de l'Amnio était éteint et Wilma n'avait pas le code pour l'activer à distance. Impossible de connaître le bilan des événements des dernières heures dans cette pièce puante. Elle tomba à genoux, la voix brisée, couverte de sueur, de larmes, tachée de sang et de cette matière indicible. Si les autorités la découvraient dans cet état... Son regard glissa sur les stupides affiches fixées au mur. Des animaux du temps d'avant au poil huileux et au regard inexpressif dont elle n'avait aucune envie de connaître le nom. Elle pensait qu'ils avaient été incinérés lors du grand nettoyage du trimestre dernier.

Elle appela une nouvelle fois son fils en bêlant.

Un son étouffé lui répondit et se fraya un chemin dans sa chair,



comme un poison. Une forme indistincte était affalée dans l'ombre des cartons et des livres qui brisaient la confortable harmonie géométrique de la salle. Les jambes ramassées sous son corps, Josh était tapi dans un coin, semblable à une bête blessée qui aurait recherché la tranquillité de sa tanière avant de rendre l'âme. Il tournait le dos à Wilma, sa face était appuyée contre le mur et ses bras ballaient sur ses flancs. Sa main gauche gisait mollement sur le sol comme un poisson agonisant, l'autre s'éleva machinalement pour masser sa nuque trempée de sueur.

« Ça va aller maman, je survivrai... »

L'adolescent tourna vers sa mère un visage fin aux pommettes hautes et acérées qui semblaient avoir été taillées d'un coup de hache dans la masse de ses joues d'enfant. Sa pâleur le rendait inexplicablement beau malgré le bon centimètre de cheveux blonds qui couvrait son crâne et les ombres qui emplissaient ses orbites rehaussaient l'intensité brûlante de ses yeux bleus. Sa lèvre inférieure et ses vêtements étaient maculés de la matière gluante qui infectait les lieux.

« Mon chéri, dit faiblement Wilma. Qu'est-ce que...

– Laisse, ça va passer... » l'interrompt Josh qui leva brusquement la main en direction de sa mère, comme pour la repousser.

Un grognement jaillit de sa poitrine et il sembla à Wilma que son fils recevait un violent coup de poing dans l'estomac. Josh se tordit de douleur, ouvrit la bouche, parut sur le point de hurler quelque chose et éructa un filet de liquide rouge qui gicla sur le mur.

Quelque chose en Wilma s'arrêta, pétrifié dans une gangue de glace qui la gagnait tout entière. Elle se leva lentement, fit un pas en arrière avec la souplesse d'un cadavre. Son esprit s'était réfugié dans un territoire reculé où les braillements désordonnés de son cœur et de ses tripes aseptisées ne parviendraient pas à l'atteindre. À l'abri de cette retraite, il manipulait froidement les éléments auxquels il avait accès et, en une fraction de seconde, il livra à Wilma sa conclusion



comme une machine-outil expédierait dans les mains d'un opérateur le produit de sa chaîne de montage.

Une voix, sa propre voix, la ramena à la réalité.

« Tes amis... Ceux que tu vois quand tu sors à l'extérieur, qui t'envoient tous ces messages... Ce n'est pas pour travailler, n'est-ce pas ? »

Josh ne répondit pas. Sa tête pesait une tonne au bout de son cou gracile. Il renifla et s'essuya le nez du revers de la main.

Wilma parla très calmement, avec précaution, comme si chacun de ses mots était un chardon qui lui écorchait les chairs en franchissant ses lèvres. Son menton tremblait mais dans ses yeux couvait une intensité que les années n'étaient pas parvenues à émousser.

« Tu as voulu essayer. J'aurais dû m'en douter, ton process de stérilisation était bien trop long. Et toutes ces lectures que je tolérais, ton Amnio, ces horreurs accrochées aux murs. Pourquoi pas des images de cadavres dévorés par la lèpre... Tu as profité de moi, Josh.

– Non. Ce n'est pas aussi simple...

– Si, ça l'est ! explosa Wilma en tapant du pied. Si tu es vivant, en bonne santé, c'est grâce à moi. Grâce à moi, tu comprends ? Ta mère ! Cet appartement, ton suivi sanitaire, ton Amnio, tu as ce qui se fait de mieux. Ils t'ont convaincu que j'étais une mauvaise personne, c'est ça ? Ils t'ont poussé à me détester ? Tu veux mourir pour me faire du mal ? Tu veux m'emporter avec toi ?

– Ils disent qu'on s'habitue, que c'est naturel, rétorqua Josh d'une voix plus ferme.

– Ils te mentent, Josh ! Ils mentent pour pouvoir répandre le mal autour d'eux. Ils sont malades et veulent que nous le soyons tous. Tu crois que ce qui est en train de t'arriver est naturel ? Tu penses vraiment que tes sales anarchistes se mettent dans des états pareils ? On ne discute pas avec des gens comme ça, on désinfecte et on s'en débarrasse. Je parie que ce sont les mêmes biotistes qui ont détruit la clinique Montega l'année dernière, qui sont contre la substitution du



sang, la conversion des organes, la régulation des contacts physiques, les détecteurs d'émanations corporelles. Ce sont des intégristes d'un autre âge. Leur théorie sur la liberté du vivant, c'est de la saleté, des délires de pauvres qui trahissent leur pays parce qu'ils ne sont pas capables de se prendre en main, tout le monde le sait. Ce sont des tarés qui propagent leur venin chez les marginaux et les drogués. Ils nous envient, toi et les gens comme nous.

– On peut supporter toutes ces choses, je l'ai vu. Les restrictions de sortie, les contrôles, les tests, nous n'avons plus besoin de tout ça. Nous étions à l'extérieur avant, nous vivions avec... tout le reste.

– Tais-toi ! cria Wilma en agitant les poings. Ne me prends pas pour une idiote, j'ai vu des reportages et je sais ce que deviennent les gens qui tombent dans leurs filets. C'est une sorte de test, c'est ça ? Qu'est-ce qu'ils t'ont donné pour te faire jouer les durs ? De l'eau non purifiée, de l'amidon de contrebande ?

– Ils avaient dit que tu dirais ça.

– Je comprends que tu veuilles faire tes propres expériences, dit Wilma en s'agenouillant devant Josh, mais ils te trompent, ils exploitent ton inexpérience. Tu ignores tout des dangers de l'extérieur. Il y a eu des milliards de morts, mes parents m'ont raconté ce que c'était. Ils l'ont vu de leurs propres yeux. Ce ne sont pas des mots, pas des idées. C'est la réalité. Tout le charabia de ces criminels ne changera rien. Ils visent des jeunes comme toi parce que vous n'avez pas vécu cette époque et que vous croyez pouvoir faire mieux que nous. Ils cherchent à te faire plonger et quand tu seras trop contaminé pour espérer avoir une vie normale, lorsque les services sanitaires te placeront en quarantaine définitive, ils feront de toi un fugitif, un criminel. Ils cherchent à te salir pour te couper du monde. Ils veulent te faire croire que tu as besoin d'eux.

– J'ai passé toute ma vie en quarantaine et ils essaient de prouver que rien ne le justifie. Ils peuvent nous montrer ce que nous som-



mes vraiment. Ils veulent nous libérer, il faut que tu me croies. Il y a une colonie en Europe. Des hommes, des femmes, des enfants vivent à l'extérieur. Certains sont même devenus totalement hétérotrophes. »

Wilma eut un rictus méprisant.

« Manger des choses vivantes... Je ne peux pas croire ce que j'entends. Écoute-moi bien, espèce de petit con. Ce n'est pas qu'un suicide, c'est un attentat ignoble et ils ont réussi à te faire avaler ça. Bon Dieu, tu crois vraiment servir une noble cause ? Et une fois qu'ils t'auront empoisonné, quelle sera la prochaine étape ? Introduire des organismes dans le quartier ? Pendant que tu te prendras pour un héros, ils auront fait de toi leur nouvelle Linda et ils te sacrifieront.

– C'est la seule chose à faire pour que le monde sache. »

La carapace que Wilma était parvenue à endosser pendant quelques minutes céda, percée par des sanglots qui transformaient ses exhortations en suppliques.

« Tu n'es pas un terroriste, gémit-elle. Je sais que tu es un bon garçon, tu t'es égaré et j'ai dû te donner une bonne raison de me haïr. Je peux tout comprendre, tout pardonner mais ne dis pas ce genre de choses. Tu ne veux pas tuer tous ces gens, tu ne veux pas tuer ta mère...

– Je sais que tu as fait tout ce que tu pouvais. Je ne voulais pas que tu l'apprennes de cette manière... Tu n'y es pour rien. Nous serons bientôt des dizaines puis des centaines à mettre l'humanité devant ses responsabilités. »

Wilma plongea longuement son regard dans celui de Josh. Elle était épuisée, vaincue, et la journée n'avait pas commencé. Elle prit péniblement appui sur le bord du plan de travail et se mit debout, se tournant vers la porte de l'Amnio. Son visage ravagé était baissé vers le sol. Les traits de Josh étaient durcis par la détermination mais sa gorge palpitait.



« Tu es mon fils, dit faiblement Wilma, mais il est hors de question que tu profères de telles menaces sous mon toit. Si les biotistes qui se servent de toi t'ont convaincu de faire pénétrer un organisme ou des échantillons d'ADN prohibés dans un quartier d'habitation, je ferai mon devoir.

– Alors, tu vas devoir y songer, répondit Josh en se hissant sur ses maigres jambes. Et plus vite que tu ne le crois. »

Un étrange sourire brisa le visage gonflé de Wilma. Elle parla sans desserrer les mâchoires. C'était un murmure à peine audible débarrassé de tout accent de colère, un souffle de pure peur qui s'écoulaient comme un serpent entre ses lèvres bleues.

« Mon chéri, tu n'as pas introduit un agent vivant dans cet appartement... »

D'un coup de talon, Josh fit glisser un casier ouvert aux pieds de





sa mère. C'était un des innombrables containers de plastique souple qu'il ramenait de ses rares expéditions à l'extérieur, à la médiathèque de l'immeuble. Il contenait des restes de chair humide et translucide baignant dans leur jus.

« *Solanum lycopersicum*, dit Josh. Tu imagines bien que l'empreinte ADN d'une telle antiquité ne fait pas partie du catalogue de notre Domus. Ça l'a laissé complètement coi. Une chance, pas vrai ? Avec tout ce que tu me fais ingurgiter comme antibiotiques, normal que j'aie du mal à tout garder. Je nettoierai. »

Dans la caisse, un des spécimens était presque intact, sa peau d'un beau rouge était simplement égratignée. Sans doute un coup de dent mal assuré. L'angoisse de la découverte.

En un instant, l'Amnio de Josh sombra dans le chaos. Wilma poussa un grognement de bête sauvage et frappa de toutes ses forces dans le casier qui éclata sous l'impact. Son contenu vola dans les airs et la tomate encore indemne s'écrasa contre le mur en projetant ses pépins. À la vue de la pulpe qui glissait sur la paroi, Wilma imagina vaguement les milliards de cellules prohibées qui pourrissaient dans l'estomac de son fils, les graines gorgées d'ADN qui ne demandait qu'à se dupliquer et essaimer.

« Espèce de taré ! »

Les beaux yeux de Wilma étaient des billes ardentes plantées dans sa face blafarde. Elle recula vers le centre de l'Amnio, perdit l'équilibre et s'effondra sur la pile de cartons à laquelle elle tentait de s'agripper. Elle frappa durement le sol tandis que le contenu des boîtes cascadaient sur elle avec fracas.

Solanum tuberosum, Malus communis, Pyrus communis, Vitis vinifera... Par dizaines, des monstres des temps anciens l'assaillirent, l'égratignant de leur peau rugueuse, versant sur elle leurs fluides odorants, et fuyaient la lumière pour se cacher dans les recoins les plus sombres de la salle.



Wilma se débattit frénétiquement et cracha un flot d'insultes qui se fondirent en un hurlement saccadé. Une pluie de postillons jaillissait de sa bouche tordue à chacun des grincements douloureux qu'elle émettait. Ses bras frappaient le sol, ses pieds martelaient l'air. Elle ressemblait à une vieille femme sénile saisie de convulsions ou à un insecte qui vivait ses derniers instants.

« Tu n'as rien à craindre, » cria Josh en se jetant sur sa mère.

Sans cesser de vagir, Wilma roula sur le flanc et écrasa de la main une grappe de raisins. Le jus épais et sucré réveilla la blessure à son doigt, aspergea son visage, pénétra entre ses lèvres. Elle jura, cracha, tira la langue, tenta de se lever mais elle glissa sur une poire trop mûre qui ne résista pas à son poids et se disloqua sous elle avec un craquement humide. Ils étaient partout autour d'elle, leurs ignobles humeurs s'écoulaient de leurs blessures, aspergeaient son corps et se mélangeaient sur le sol de l'Amnio en un bouillon collant sans que le Domus ne trouve rien à redire.

Wilma se mit alors à ramper sur le ventre, constellée de fragments de corps étrangers, imbibée de jus qui collait ses vêtements à sa chair frissonnante. Elle n'émettait plus que des feulements rauques et à chaque râle, elle progressait de quelques centimètres au milieu d'une armée de fruits colorés. Elle broyait sans les voir les horreurs que chacune de ses tractions plaçait sur son chemin et laissait dans son sillage une bouillie chamarrée.

Ses yeux vides étaient fixés sur l'écran muet de l'Amnio.

« Maman, écoute-moi. »

Josh sautait d'un pied sur l'autre puis il posa les mains sur les épaules de sa mère afin de la relever. Le sifflement venimeux qu'elle lui adressa en montrant les dents le fit reculer d'un pas.

Elle atteignit la paroi de l'Amnio après d'interminables secondes de reptation et tendit un bras hésitant vers l'écran. Ses doigts effleurèrent la surface lisse et soyeuse qui s'illumina et l'interface d'admi-



nistration du Domus apparut. Les menus défilaient sous la pulpe gluante de son index et de son pouce. Josh s'approcha à pas mesurés, jambes fléchies et dos courbé, les mains levées en signe d'apaisement. Sa voix se voulait rassurante mais la vision de sa mère, semblable à un sac jeté sur le sol, était difficile à supporter. Wilma était totalement désorientée et elle répétait apparemment les gestes qu'elle effectuait chaque matin lors de son réveil. Se souvenait-elle seulement de l'endroit où elle se trouvait, de ce qui venait de se passer ?

« Tout va bien, tu es dans mon Amnio, personne n'a rien à craindre, dit Josh. Je comprends que tout cela te bouleverse mais tu y verras bien plus clair quand nous aurons fait un peu de ménage. »

Wilma ne répondit pas. Elle avait à peine la force de taper sur les touches virtuelles qui clignotaient dans la pénombre mais s'entêtait à donner des ordres dénués de sens au Domus. Sa respiration sifflante et les tics qui agitaient son front dégouttant de sucs et de sueur trahissaient sa concentration. Puis, après un ultime tressaillement, son bras retomba sur ses genoux et sa tête glissa sur son épaule. Ses yeux étaient clos, elle semblait sur le point de s'endormir.

Josh fut secoué d'un profond tremblement qui naquit au creux de son dos et s'éteignit au sommet de son crâne mais il devait à tout prix dissimuler le malaise que lui inspirait l'état de sa mère. Il fallait lui parler, ne pas perdre le contact. Il avait lu ça quelque part. Incapable de faire face à l'insupportable réalité, Wilma s'était réfugiée dans l'exécution d'un acte routinier, un rituel destiné à conjurer le sort, et le fait qu'elle se soit subitement effondrée était peut-être bon signe. Elle était en train d'encaisser le choc et elle avait plus que jamais besoin de lui.

Josh était à moins d'un mètre d'elle lorsque son pied heurta une pomme à la peau verte et brillante. Le fruit roula jusqu'à Wilma et s'immobilisa au creux de sa cheville.

Wilma ouvrit les yeux, fixa le fond de l'Amnio comme si elle



s'éveillait après une très longue nuit de sommeil et s'intéressa à la chose qui l'avait frôlée. À l'immense surprise de Josh, elle tendit la main vers la pomme et la saisit entre ses doigts fins aux ongles noircis. Elle l'amena à la hauteur de son visage et la fit tourner aux creux de sa paume, appréciant son poids, sa carnation acidulée, la douceur de son contact. Josh se surprit à sourire mais l'incrédulité l'empêchait de se laisser submerger par l'improbable vague de joie qu'il sentait naître en lui.

« Alors, voilà l'ennemi ? » souffla Wilma.

L'hystérie des minutes précédentes avait laissé l'Amnio dans un état indescriptible mais Wilma ressemblait à un ciel clair et paisible après l'orage. Josh n'en croyait pas ses yeux. Il se coula auprès de sa mère, pas trop précipitamment pour ne pas souffler le fragile espoir qui semblait se dessiner mais assez pour lui montrer que lui aussi pouvait la protéger. Il entoura sa main et le fruit qui s'y trouvait entre les siennes, comme s'il s'agissait d'un trésor. Leurs fronts se touchaient presque, réunis par la belle courbe de l'objet de leur fascination.

« Oui, le voilà, dit doucement Josh. Tu vois. C'est superbe, non ? »

Wilma semblait flotter en plein rêve.

« Il faut voir ça au moins une fois dans sa vie. »

Josh ne savait que répondre. Il se contentait de savourer confusément l'instant.

« Domus, procédure 24. Le mot de passe est Joshua. »

La voix de Wilma n'était qu'un souffle mais cela ne posait aucune difficulté aux capteurs du Domus. Un son métallique retentit à l'extérieur de l'Amnio, semblable à des centaines de lames tirées de leur fourreau, et la lumière déclina rapidement dans l'appartement. Le sourire complice de Josh se teinta d'une once d'interrogation.

« Qu'est-ce que tu as dit, maman ? »



– Que je suis d'accord avec toi, mon chéri. Il faut commencer par faire un peu de ménage. »

Les menus de l'interface du Domus disparurent les uns après les autres, l'écran de l'Amnio se mit en veille puis s'éteignit.



Dans le couloir du quarante-septième étage de l'immeuble South Chicago 212, Marcy et Trevor Penham s'apprêtaient à emprunter l'ascenseur qui les précipiterait en moins de huit secondes dans leur salle de sport préférée, le Healthy Tonix. Tous deux, la quarantaine dynamique, avaient revêtu une combinaison filtrante intégrale à diffusion lente qui sécrétait pendant deux heures un antibiotique large spectre. Ils avaient beau apprécier Mark, ils ne savaient pas grand-chose de sa nouvelle conquête et il était hors de question de laisser entrer dans leurs sphères personnelles quelqu'un dont on n'avait pas un bilan sanitaire complet. Mieux valait le vexer qu'inhaler sans protection l'air où mijotait une inconnue dont les vaccins n'étaient peut-être pas à jour.

La sonnerie éclata à moins d'un mètre de leurs oreilles, doublée d'un déchaînement aveuglant d'éclairs lumineux. Trevor fit un bond de côté et agita les bras comme si on l'électrocutait. Il eut si peur que sa combinaison se mit immédiatement au travail et pompa en un clin d'œil le volume de sueur qu'il mettait habituellement une petite heure à sécréter en se démenant sous les ordres de son coach personnel.

« Nom d'un chien, haleta-t-il, elle ne peut pas prévenir, comme tout le monde.

– C'est pas le genre de la maison, répondit sèchement Marcy.

– Oui, et bien la prochaine fois qu'elle programme son grand net-



toyage de printemps, elle le note sur le tableau d'accueil. »

Derrière la porte dont s'éloignaient déjà Marcy et Trevor en haussant les épaules, le nuage incandescent de particules ionisées auquel se résumait tout le contenu de l'appartement était aspiré dans les conduits du système d'évacuation. Dans quelques secondes, l'odeur d'ozone qui régnait dans les lieux serait remplacée par un agréable parfum mentholé.

« Et qu'elle ne vienne pas encore se plaindre du montant des charges, grommela Marcy. C'est sa deuxième pyrolyse intégrale depuis le début de l'année. »

Avant que les Penham n'aient pris place dans l'ascenseur, l'indicateur lumineux placé à côté de l'interphone de Wilma Perrot afficha une icône verte, ronde et souriante.